

Céline Servat

Extrait de

*La Vallée  
des égarés*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2025, Tournada Éditions

## Prologue

*File d'attente à la boulangerie, j'attends patiemment mon tour. D'abord la dame aux cheveux gris et au serre-tête, puis l'électricien de la rue d'à côté. Ensuite, je demanderai ma baguette pas trop cuite. J'aime cette routine. Je me délecte des moments anodins où je passe inaperçu. J'ai toujours voulu être comme tout le monde et j'y arrive, la plupart du temps.*

*Je travaille, j'ai un logement à moi. Je fais mes courses et je tiens mes comptes. Je suis autonome.*

*Pour d'autres, c'est plutôt banal, mais pour moi, c'est énorme. J'y suis arrivé par la seule force de ma volonté. Je suis sorti d'affaire. Quand on sait d'où je viens... Non, je ne dois pas y penser.*

*La dame aux cheveux gris est partie ; dans quelques minutes, cela sera à moi. Si j'ai de la chance, le pain sera encore chaud et, ma gourmandise aidant, je l'entamerai immédiatement.*

*La vendeuse me sourit, elle sait ce que je veux, je ne varie pas souvent dans mes commandes.*

*Ma journée commençait bien, jusqu'à ce que cette camionnette passe devant moi. Ai-je bien vu ? Depuis le temps... J'ai sans doute confondu le conducteur avec un autre. Ce ne peut pas être*

*lui, pas maintenant, pas ici. Pourtant, je sais intrinsèquement que si. Tout s'effondre dans ma tête, comme un château dont les cartes s'envolent au gré du vent. Je ne vois plus le soleil qui brille bien haut, je n'ai plus envie de creuser dans ma baguette pour en extraire la mie. Parce que l'un d'eux était au volant.*

*Je n'arrive plus à bouger, mon corps ne m'obéit plus, sidéré par cette rencontre. Je ne peux pas rester planté là, je dois me forcer à réagir !*

*Un pas après l'autre, je me remets en mouvement. Toujours sonné, j'avance doucement, avec appréhension, comme si un gouffre menaçait de s'ouvrir sous mes pieds.*

*Salies-du-Salat, fin d'après-midi*

Le soleil déclinait, rasant les toits commingeois. Il s'accrochait aux rétines, l'espace d'un instant, au point d'aveugler quiconque le défiait. La rivière, large, impressionnante en cet endroit, caracolait à une vitesse folle, tel un cheval au galop. Elle emportait tout sur son passage : les branches, les détritrus – échoués là par la paresse ou l'inconscience de certains – et même la motivation sportive de Marco Minelli, qui contemplait les flots depuis le pont.

Dans ce combat inégal contre le cours d'eau, le quadragénaire s'efforça de résister. Son un mètre quatre-vingts et sa morphologie plutôt élancée avaient longtemps été un atout, mais depuis quelque temps, il s'était enrobé, et les efforts physiques devenaient plus ardues. En même temps, il n'avait jamais pratiqué un sport avec assiduité, et il en payait sans doute le prix.

Il allongea sa foulée et ce mouvement lui arracha une grimace de douleur. Il était fourbu ! Depuis combien de temps courait-il ? Ses jambes étaient en feu, comme si un mécanisme barbare tirait sur ses muscles pour les allonger. Il avait déjà entendu parler de ce phénomène ; l'acide

lactique le brûlait. Et ce n'était rien comparé au point de côté qui menaçait de le plier en deux.

Marco soupira : mais qu'est-ce qu'il s'était imaginé ? Quand il avait décidé de se mettre au footing, il avait en tête les images de ces hommes qu'il croisait parfois et dont l'allure déliée le rendait envieux. La mèche de cheveux châtons qui lui servait de frange était à présent imbibée d'une transpiration dégoulinant jusque dans ses yeux. Il aimait bien cette coiffure, directement inspirée du personnage de Castle, l'écrivain enquêteur dans la série éponyme. Il espérait que sa coupe lui donnait l'apparence classe et nonchalante de l'acteur, et non celle d'un chien mouillé.

C'était plus qu'il ne pouvait en supporter ! Marco avait atteint ses limites. Il était temps de faire demi-tour. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Il avait couru, au bas mot... neuf minutes, en tout et pour tout. Pas possible ! Il avait dû se tromper en chronométrant, il lui semblait en avoir au moins effectué le triple... Bon, disons le double.

Dépité, le coureur amateur rebroussa chemin, en marchant, cette fois. Ce sport ne lui convenait décidément pas. Dire que ses collègues lui avaient vanté un déferlement d'endorphine, l'hormone du bien-être... Il en était loin ! Pourtant, il aurait aimé se prendre au jeu, rejoindre le petit groupe qui se donnait rendez-vous pour avaler les kilomètres ensemble et se retrouvait dans des trails le week-end. Il souhaitait, surtout, perdre les petites bouées qui entouraient sa taille et s'y

accrochaient passionnément.

Marco était comptable dans une société de vente de matériaux située à Villeneuve-de-Rivière, près de Saint-Gaudens. Un poste sédentaire pour un homme à la vie tout aussi sédentaire. Non, il n'avait pas dit « morne ». Même s'il le pensait très fort.

Il avait 45 ans. 45 ! Mais où étaient passées les vingt dernières années ? Il ne s'était pas vu vieillir, il avait l'impression d'avoir raté une ou deux saisons dans l'épisode de sa vie. La relation tumultueuse qu'il avait entretenue pendant des années avec Suzanne n'était pas étrangère à cette fuite du temps, à cette sensation d'avoir loupé une étape, fermé les yeux trop longtemps.

Suzanne... Sa pensée s'évada un instant dans les brumes du souvenir. Il avait toujours craqué pour les belles brunes aux yeux verts... Suzanne, elle, était châtain aux yeux bleus. Pourtant, elle représentait la classe faite femme. De cinq ans son aînée, elle avait déjà deux enfants quand ils s'étaient rencontrés. Elle ne souhaitait donc pas en concevoir avec lui. Les noces grandioses célébrées avec son ex lui semblant inégalables, elle avait refusé de se remarier. Il était le mec bis, celui avec qui elle ne comptait pas reproduire les mêmes erreurs et, de ce fait, ne comptait s'engager en rien. Marco en voulait plus, en conséquence, ils s'étaient séparés à plusieurs reprises, mais, à chaque fois, il était revenu vers elle. Elle l'attirait comme un aimant. Il lui promettait qu'il

n'aurait plus d'exigences... Mais son besoin de sentir une présence rassurante et constante à ses côtés prenait le dessus sur son engagement.

Deux ans auparavant, Suzanne lui avait annoncé qu'elle partait dans le Tennessee pour épouser un homme rencontré sur Internet. « Un mec de mon âge, pas un adolescent attardé », avait-elle cruellement glissé. Quand la nostalgie le gagnait, il repensait à cette phrase. Juste pour reprendre pied avec la réalité et éviter de fantasmer sur cette relation qui l'avait tant fait souffrir.

Marco s'efforça de renouer avec le présent et regarda autour de lui. Il appréciait l'ambiance qui se dégageait de Salies-du-Salat. Il avait décidé de s'installer dans ce village commingeois, au pied des Pyrénées, voilà maintenant six ans. Il avait grandi dans le coin et l'avait quitté pour les sirènes de la ville quand, jeune adulte, il avait voulu prendre de la distance avec son histoire et recommencer à zéro. Les années passant, il n'avait plus supporté l'air pollué de Toulouse. Quand il ouvrait les fenêtres de son appartement, dans la grand-rue Saint-Michel, le vacarme des véhicules le contraignait à se calfeutrer bien vite, et tant pis pour le coup de chaud. Ici, la vie était si différente : la nature à quelques pas, la vue sur les montagnes à chaque détour de rue, la petite ville si vivante, les commerçants qui l'appelaient par son prénom, les berges du Salat près de chez lui.

Le quadragénaire traversa le pont suspendu

pour la deuxième fois en moins de dix minutes. Il était à chaque fois décontenancé par ce choix architectural qui contrebalançait les ponts en pierre aux piliers bien ancrés au sol que l'on trouvait dans la région.

Il leva les yeux vers le château en ruine, que l'on apercevait à peine depuis la route. Il aimait bien s'y balader, profiter de la vue sur sa ville, mais à cet instant, il ne se sentait pas la force de grimper jusqu'à la construction. Il obliqua sur la droite, en direction de son immeuble. Il n'était plus qu'à trois minutes d'une bonne douche. Il imaginait déjà l'eau apaisante et bienfaitrice couler sur son corps quand son portable sonna.

« Oui ?

– Salut, Marco, c'est Seb, l'électricien. Dis-moi, j'ai un copain plaquiste qui s'est brûlé en bossant, tu pourrais le soulager ? Il est tellement mal qu'il ne peut pas se déplacer.

– Il habite où ?

– Aspet. »

Le village en question se situait au pied des montagnes. Il s'était quelques fois rendu à son marché du samedi où les habitants des villages environnants semblaient s'être donné rendez-vous afin de boire un café sur la place, près de la fontaine, ou d'acheter du fromage directement au producteur. Pour sa part, il avait plusieurs fois rencontré des auteurs en dédicace à la maison de la presse et échangé avec eux sur le parcours de leurs personnages. Il aimait bien la bourgade, toujours

animée.

« Tu exagères, Seb, râla Marco pour la forme. Je vais devoir me taper vingt bornes. Je veux bien rendre service, mais quand même...

– OK, OK, laisse tomber.

– Non, tant pis, donne-moi l'adresse, soupira-t-il.

– T'es le meilleur. Merci, mec. »

Marco ne savait pas dire non, surtout quand il s'agissait de soulager une personne en souffrance. En effet, sous l'abord du célibataire à l'existence sans surprise, du comptable sage et casanier, il présentait néanmoins une particularité : il soignait le feu.

Certains les nommaient « coupeurs de feu ». L'appellation était plus juste puisqu'il ne soignait pas, il soulageait. Mais la grand-tante de Marco l'avait nommé ainsi quand elle lui avait appris comment agir et il tenait à garder les mêmes termes. Il se souvenait de son initiation comme si c'était hier...

*Sonia l'observait souvent, il s'en rendait bien compte. Pourtant, il ne se posait aucune question. Elle était sa grand-tante, sans doute était-ce une façon de veiller sur lui, surtout après le drame qui avait marqué son existence. Un jour, alors qu'elle venait de soigner le feu à une voisine ébouillantée par du café, elle l'avait interpellé :*

*« Je sens que tu as du potentiel, tu ne veux pas que je t'apprenne ?*

*– Si, justement, j'aimerais bien. »*

*Il était intrigué et excité à l'idée d'être intronisé, quoiqu'un peu dubitatif quant à ses capacités à employer ce don. Et s'il décevait Sonia ? Lui dirait-elle « je le savais, tu n'en es pas capable » d'un air dépité ? Il se demanda s'il avait bien fait de répondre par l'affirmative, mais elle passa rapidement par une explication concrète. Du haut de son mètre cinquante-deux,*

*la frêle femme avait évoqué des phrases rituelles, des gestes à accomplir, ce qui était autorisé ou non. Concentré, il avait répété les mots après elle, hoché la tête en signe de compréhension, puis attendu le moment où il pourrait tester son aptitude à soulager quelqu'un.*

*L'occasion s'était produite quelques semaines plus tard, lorsqu'un de ses amis s'était brûlé la main contre un foyer fermé. Le résultat avait été concluant. Marco, étonné, avait continué à pratiquer.*

Le principe était de proposer son aide sans jamais insister. Sonia lui avait appris qu'il devait se mettre au service des blessés, mais ne rien imposer. De même, il ne demandait jamais de compensation, qu'elle soit financière ou en nature. Toutefois, il ne refusait pas si quelqu'un avait besoin de lui offrir quelque chose pour ne pas se sentir redevable. Il restait fidèle aux préceptes édictés par son mentor. Bien sûr, il ne savait pas vraiment pourquoi ni comment cela fonctionnait et il ne souhaitait pas se poser de questions : les réponses l'angoissaient trop.

« Si au moins c'était dans Aspet, mais non, il faut grimper je ne sais où ! »

Marco avait roulé une vingtaine de kilomètres dans la campagne commingeoise. Les paysages verdoyants et la route vallonnée ne l'avaient pas distrait. Les Toulousains à qui il avait fait découvrir le coin s'émerveillaient toujours de la vue sur les montagnes, qu'ils longeaient tout au long de leur destination. Ils stressaient aussi devant l'étroitesse des routes, craignant un télescopage à chaque fois qu'un véhicule s'approchait. C'était amusant, car à l'inverse, certains habitants de ce milieu rural redoutaient le périphérique ou le centre-ville encombré de la ville rose. Pourtant, à force d'évoluer dans un lieu enchanteur, on ne remarquait plus ses atouts pourtant indéniables. D'autant plus pour Marco dans ce cas précis : il n'était pas en mesure de les apprécier, tellement il était contrarié à l'idée de sacrifier autant de temps pour un inconnu. Il avait un grand sens du devoir et s'était donc senti obligé d'accepter de se rendre chez le brûlé, mais cela ne l'empêchait pas de pester. Et, cerise sur le gâteau, maintenant qu'il atteignait le village évoqué par Seb, le GPS lui indiquait qu'il fallait encore franchir un petit col pour atteindre le hameau.

« Raoux, c'est dans cette direction », grommela-t-il en négociant un virage en épingle.

Le véhicule s'engagea dans les tournants serrés pendant quelques kilomètres. La nature prenait le pas sur la route, les buissons et arbustes poussant en bordure, restreignant d'autant plus la voie déjà étroite. Il franchit une dernière courbe, tellement inclinée qu'il dut la prendre en seconde, avant d'atteindre enfin un hameau. Un plateau comportait trois habitations, assez proches les unes des autres, comme si les bâtisseurs avaient profité du peu de surface plane pour optimiser l'espace.

La maison en question fut facile à repérer puisqu'une pancarte d'un mètre sur deux était fixée près du portail ouvert.

### Jordi Cigarra, plaquiste

*À quoi bon afficher de la publicité à cet endroit ?* s'interrogea-t-il. Personne ne monte jusque-là, à part les quelques habitants du lieu-dit. De là, ils surplombaient Aspet, l'apercevaient en miniature, visualisaient l'agitation de ses membres, comme des dieux jetant un œil aux peuples terriens sous leur responsabilité.

Marco se gara devant l'écriteau comportant le nom de l'adulte qu'il venait rencontrer, et jeta un coup d'œil méfiant, rebuté par l'aspect des lieux. Le jardin était envahi par les mauvaises herbes et les ronces. Des matériaux s'entassaient ici et là : des rails de placoplatre, des plaques abîmées et

inutilisables, des chevrons entourés de chèvre-feuille. Les volets étaient d'une couleur indéfinissable, entre le marron et le gris, témoins du passage du temps sur la peinture écaillée. L'ensemble trahissait un délabrement certain et un je-m'en-foutisme notoire.

Marco n'avait qu'une envie, celle d'amorcer un demi-tour. Que fichait-il là ? En même temps, si Seb l'avait envoyé chez cet homme, il n'avait aucune raison de s'inquiéter. Sa nature peureuse reprenait le dessus, une fois de plus ! Il se força à dépasser cette anxiété coutumière.

Quand Marco toqua, un « ouais » sec lui répondit. La pièce était plongée dans une semi-obscurité et il cligna des yeux, incommodé par le brusque changement de luminosité.

« Qui t'es, toi ? » questionna une silhouette à la voix peu amène.

L'homme était avachi sur un canapé qui avait dû connaître des jours meilleurs. Le sol était jonché d'objets et de détritrus en tout genre. Marco lutta contre l'envie de porter sa manche devant son nez et sa bouche, vaine barrière à l'odeur de renfermé et de graisse qui le prenait à la gorge. Il prit sur lui et avança d'un pas avant de répondre.

« Je suis Marco Minelli. Seb m'a demandé de venir pour vous soigner le feu.

– Ah, ouais. T'es une espèce de sorcier, c'est ça ? J'espère que tu n'es pas un charlatan. Je l'ai prévenu que je ne te filerai pas de fric.

– Aucun problème, je ne demande pas à être

payé, de toute façon. Que vous est-il arrivé ?

– Un arc électrique. Un putain d'arc électrique. »

L'homme allongé sur le sofa était jeune. Ses cheveux bruns n'avaient pas dû rencontrer de peigne depuis quelques jours, ses côtes saillaient sous un tee-shirt qui ne comptait plus les lavages, son visage et son bras droit étaient brûlés. Sans doute avait-il levé sa main pour se protéger. À présent, elle disparaissait sous d'épais bandages. Son épiderme était à vif, parsemé de boursoufflures rougeâtres et de lambeaux noirâtres – comme lorsque l'on pèle après une forte exposition au soleil – sauf que, sur Cigarra, le phénomène était sans commune mesure. On aurait dit qu'un masque de peau mal ajusté était posé sur son visage et gondolait aux entournares. L'homme devait souffrir le martyr.

« Vous avez vu un médecin ?

– Ouais, je suis allé aux urgences hier. Ils voulaient me garder mais j'ai refusé. Une infirmière va venir aujourd'hui. J'ai super mal aux yeux, ils me brûlent. C'est normal ? »

Il arrivait souvent qu'on lui demande des conseils médicaux, comme si le fait de soigner le feu lui donnait accès à des connaissances en matière de santé.

« Sans doute, oui, répondit-il sans se mouiller. Je peux m'approcher ?

– Ouais, fais-toi de la place. »

Marco décala les bouteilles de bière vides

posées au bas du canapé, déplaça un tas de vêtements sales et malodorants.

« Attention à mon tabac et ma beuh, laisse-les à portée de main, c'est mon kit de survie pour supporter la douleur. »

Marco remonta ses manches et prévint le plaquiste qu'il allait commencer. Il souffla en direction du visage de Jordi Cigarra, appliqua ses mains à quelques centimètres de la brûlure et se concentra sur les phrases apprises auprès de sa grand-tante. Il sentit rapidement la chaleur et les fourmillements envahir ses mains. Son corps oscilla, phénomène habituel lorsque son don fonctionnait.

Lorsqu'il eut fini, il secoua sa main deux ou trois fois et demanda à la laver, pour chasser le mal.

« Vous devriez ressentir les effets d'ici une demi-heure. Nous pouvons recommencer, une fois par jour au maximum. Sachez que je travaille, donc, si vous souhaitez que je revienne, ce sera sur une fin d'après-midi.

– OK, tape ton numéro dans mon portable, dit Jordi en lui désignant un Smartphone dernier cri. Maintenant, je vais dormir. J'te raccompagne pas. »

Il voulut rire mais le son se transforma en toux et gémissements.

Marco prit congé de Cigarra. L'homme l'avait renvoyé de façon un peu abrupte. Son objectif n'était pas la reconnaissance ni la gratitude éternelle,

mais il aurait trouvé normal que le plaquiste le remercie.

Il quitta les lieux et leur antipathique propriétaire avec un soulagement certain.

Le lendemain de sa visite, Marco profita de sa pause repas pour contacter Seb. Quand il lui raconta la scène avec Cigarra, son ami se confondit en excuses.

« Il ne faut pas te fier à son air bourru, ce n'est pas un mauvais bougre. Il lui manque les codes, c'est tout. Si tu savais dans quelles conditions il a grandi !

– Quelle que soit son enfance, dire bonjour et merci est donné à tout le monde, rétorqua Marco. Je ne l'ai pas senti, ce type.

– J'ai bien envie de l'aider, il est si seul...

– Tu as trop de cœur, Seb, tu t'es trompé de boulot. Tu aurais dû être assistant social ou éducateur.

– Pour ces métiers, il fallait travailler un minimum à l'école. Ça ne m'intéressait pas plus que ça. Allez, je te laisse, vieux. Mon chantier ne va pas avancer tout seul. »

Les conditions d'éducation de ce type n'excusaient pas tout ! Cette phrase avait le don de mettre Marco en colère. Il était bien placé pour le savoir, sa propre enfance avait été chaotique, bien loin des parcours classiques. Peu de personnes étaient au courant, il ne voulait surtout pas susciter de la pitié.

Il fit démarrer son ordinateur en essayant d'endiguer son irritation et se mit au travail.

Vers 11 heures, il reçut un SMS laconique :

*Reviens ce soir.*

Il conclut que Jordi Cigarra en était l'expéditeur. Quelle plaie, ce mec ! Le message ne contenait ni un « merci, je vais mieux, j'aurais besoin de tes services » ni un « es-tu disponible ? ».

Il avait bien envie de le laisser mariner, tiens ! Toutefois, il savait qu'il se rendrait sur les lieux. Une sorte de conscience professionnelle qui n'en était pas vraiment une. Un deuxième SMS arriva et il se prépara à affronter un nouveau message du plaquiste.

*Ça te dit un ciné ce soir ?* lut-il.

Manue. Sa voisine de palier. Un sourire illumina ses traits :

*OK. Je te prends à 20 h 30 ?*

*Je n'en demande pas tant,* répondit-elle. *Un ciné me suffira pour ce soir.*

À la lecture de cette réponse plus que tendancieuse, Marco faillit avaler son café de travers. Cette institutrice, mère de trois enfants, déjà grand-mère à 46 ans, avait le verbe facile. Elle était prête à parcourir le monde avec un sac à dos. Elle était tout l'inverse de lui. Il disait parfois qu'elle était « le mec de la bande » et la considérait comme un pote. Petite, menue, de grands yeux bleus et une énergie à toute épreuve, elle était capable de rabattre le caquet d'un balaise au ton agressif ou d'une mégère frustrée. Ils étaient

aussi différents que complémentaires. Manue avait un humour qui lui collait à la peau, composant sa personnalité. Surtout dans les situations dramatiques où l'ironie était salvatrice pour elle. En témoignait son petit sourire en coin, signe que son cerveau anticipait le plaisir que susciterait sa répartie : il apparaissait juste avant qu'elle ne lance une pique ou un bon mot.

Marco songea à sa soirée. L'entreprise qui l'employait se situait à Villeneuve-de-Rivière, soit à environ vingt-cinq minutes de chez Cigarra. Il irait directement chez le plaquiste en quittant son travail. D'ailleurs, il pourrait commander une pizza à emporter à la crêperie d'Aspet. Son collègue Didier en parlait souvent, il avait bien envie de tenter l'expérience. Il pourrait proposer à Manue de la manger avec lui, avant la séance.

Il jetterait un œil au programme du ciné pendant la pause.

Marco roulait en direction du lieu-dit. La nuit tombait vite et accentuait l'étroitesse des routes. Il surveillait les alentours, c'était une heure propice à la sortie du gibier. Il n'était pas rare qu'un chevreuil ou un sanglier traverse la route et finisse contre les capots, réduisant les véhicules à des épaves. Il ralentit un peu, notamment dans le dernier petit col et son virage en épingle.

Une fois sur place, Minelli frappa longuement. Pas de réponse. « J'espère que je ne suis pas venu pour rien ! » pesta-t-il. Cet homme n'avait vraiment

aucun savoir-vivre. Pourtant, au vu de son état, il était impensable qu'il ait quitté les lieux. Peut-être que l'infirmière, alarmée par ses brûlures, avait sollicité une hospitalisation ? Devant le manque d'hygiène flagrant, elle avait peut-être voulu éviter une infection ?

Marco actionna la poignée et ouvrit la porte.

« Hé oh, il y a quelqu'un ? Monsieur Cigarra ? C'est monsieur Minelli, vous vous souvenez ? » dit-il doucement. L'homme dormait peut-être, il ne voulait pas le réveiller en sursaut et subir sa mauvaise humeur.

Il était encore plus ardu de discerner quelque chose, entre les stores baissés et la nuit qui s'installait. Une odeur atroce régnait dans la pièce et Marco, toujours sur le seuil, se retourna vers l'extérieur pour contenir les spasmes de son estomac et en profita pour emplir ses poumons d'air frais. Était-ce dû aux dégâts de l'arc électrique sur la chair de Cigarra ? Avait-il contracté une bactérie ?

Pour la forme, il demanda d'une voix plus forte :

« Monsieur Cigarra, vous êtes là ? »

Pas de réponse. Il alluma le plafonnier, quitte à subir les vociférations de l'habitant, et bloqua sa respiration avant d'entrer. L'homme, entièrement nu, reposait sur le sofa.

Il s'approcha, redoutant ce qu'il allait trouver. Ses yeux s'écarquillèrent et il vacilla. Cigarra gisait, la tête renversée. Le canapé était imbibé de

sang et recouvert de boyaux allant du marron au vert. Ses entrailles débordaient de son abdomen éventré. Répandues entre les cuisses de Cigarra, elles cachaient son entrejambe.

Marco sentit la bile brûler sa gorge, il lutta contre l'acidité avant d'abandonner et de rendre son repas de midi.

Qui avait pu commettre une telle barbarie ? Pourquoi ? Plié en deux, il se détourna de la scène et observa les lieux, le temps de reprendre contenance. Le contexte semblait d'autant plus sordide sous l'éclairage cru de l'ampoule. Un fatras indescriptible s'étendait à toute la pièce. Des tiroirs étaient renversés, de la vaisselle cassée, des documents disséminés sur le sol. Des nuages de mouches bourdonnaient.

Il prit son courage à deux mains pour se tourner de nouveau vers le corps. La bouche de l'homme paraissait déformée. Avait-il pris des coups ou était-ce un effet post-mortem ? Il ne savait pas, il n'y connaissait rien en cadavre ! Les lèvres et le menton du plaquiste étaient barbouillés de sang, comme s'il avait mangé de la confiture et s'en était mis partout. Marco détacha son regard de Cigarra. Il n'avait qu'une envie, fermer la porte et oublier cette vision d'horreur.

Pourquoi était-ce tombé sur lui ? Marco était tout le contraire d'un aventurier, il n'était pas non plus excité par les thrillers sanglants. Il n'avait rien demandé, il voulait juste rentrer chez lui.

Il stoppa net ses lamentations en réalisant que

des bruits de pas résonnaient depuis l'étage. Et s'il s'agissait du tueur ? Il valait mieux décamper, et vite ! Marco cavala jusqu'à la porte, peu soucieux de rester discret alors que le son de semelles battant le sol se rapprochait dangereusement. Un homme dévalait les escaliers.

Marco franchit la porte et bondit dans sa voiture sans se retourner. Il se félicita de s'être garé en position de départ, qui plus est avec les clés sur le contact, et démarra. Son cœur battait très fort, comme s'il cherchait à tout prix à sortir de sa poitrine. Mais ce n'était pas son plus gros problème. Marco lutta pour ne pas s'évanouir alors que des images du cadavre lui revenaient subitement.

Il jetait des coups d'œil à son rétroviseur intérieur afin de surveiller s'il était suivi. Que ferait-il si c'était le cas ? L'homme avait-il eu le temps de retenir le modèle de sa voiture, ou pire, sa plaque minéralogique ? Tétanisé, les mains crispées sur son volant, il resta focalisé sur la route. « Ce n'est pas possible. Ce n'est pas possible », se répétait-il en boucle. Il prit les virages dans un équilibre incertain, glissa deux fois, déboucha enfin dans Aspét, où les routes devenaient un peu plus larges et dégagées.

Marco roulait bien au-dessus des limitations de vitesse autorisées, traversa les villages de Pujos, Montespan et Figarol plus rapidement qu'il ne l'avait jamais fait. Il se focalisa sur les virages qui s'enchaînaient.

*Un de plus de passé !...*

Sa destination se rapprochait. Il devait se mettre à l'abri, coûte que coûte. C'était son seul objectif, il ne pensait à rien d'autre.

Quand il franchit le panneau « Salies-du-Salat », il poussa un grand soupir de soulagement. Il était presque arrivé, il avait réussi à s'échapper ! Il n'en était pas rassuré pour autant. Les images d'horreur s'imposaient comme des flashes : les intestins répandus sur le sofa, la bouche sanginolente, les traits déformés... Marco se liquéfiait un peu plus sur son siège à chaque seconde. Il lui tardait de se réfugier chez lui, barricadé derrière ses serrures, fondu dans son environnement familier et rassurant.

Il grimpa les marches dans un état second, verrouilla sa porte, ferma ses stores et se jeta sur son canapé. Il se roula en boule dans un plaid, tremblant sans discontinuer. Il avait si froid ! Il réalisa qu'il aurait pu être à la place de Cigarra, ou, tout du moins, dans le même état que lui, à quelques secondes près. *L'autre* n'avait sans doute pas eu le temps de voir sa tête et il l'avait vraisemblablement semé. Mais s'il se trompait, que pourrait-il lui arriver ? Il savait qu'il aurait dû appeler la gendarmerie, que tout type normal l'aurait fait. Mais il était loin d'être un mec ordinaire. Il n'était plus en mesure de faire confiance aux forces de l'ordre. Les informer était au-dessus de ses forces.

« Rien de tout cela n'existe, se répétait-il, alors que la frayeur occultait tout le reste. Rien n'est réel. »

Emmanuelle, venue s'enquérir de leur départ pour le cinéma, le trouva dans le même état.

Quand elle s'annonça, il tourna les verrous, entrebâilla la porte, lui attrapa le bras afin qu'elle franchisse rapidement le seuil et referma précipitamment derrière elle. Elle avança dans le salon aux murs couleur taupe et au plafond qui aurait bien mérité un coup de peinture blanche. Pendant ce temps, Marco avait bondi de nouveau sur le sofa en tissu, comme si le reste de la pièce s'avérait trop dangereux pour lui.

« Bah, tu n'es pas prêt ? » s'étonna-t-elle.

Elle l'examina plus attentivement.

« Dis donc, tu as une tête à faire peur ! Ce n'est pas parce qu'on va voir un film à suspense que tu dois te mettre dans la peau du personnage !

– Manue, dit-il en claquant des dents, je... je ne peux pas aller au ci... au cinéma.

– Tu préfères un film autorisé aux moins de 12 ans, c'est ça ? Si tu y tiens, on peut jeter un œil au programme.

– Sois... sérieuse deux minutes, articula Marco. Tu ne vois pas dans quel état je suis ?

– Ah, ces hommes ! Dès qu'ils ont un rhume, c'est la fin du monde. Ton front n'est même pas chaud », dit-elle après avoir posé une main légère

sur le haut de son visage.

Emmanuelle s'installa dans le fauteuil, lui aussi marron, situé à la gauche du canapé. Elle croisa ses pieds, engoncés dans ses Kickers, sur la table basse en bois clair et attendit, l'esprit en alerte.

« J'ai vu un truc horrible ! Je te raconte, à condition que tu te taises deux minutes », commença Marco.

« Pourquoi n'as-tu pas appelé la police ? demanda-t-elle à la fin du récit, atterrée. Tu aurais pu t'arrêter directement à la gendarmerie et les informer de la scène à laquelle tu avais assisté.

– Je n'y ai pas pensé. C'est que... je n'aime pas les flics.

– Moi non plus. Personne ne les aime, de toute façon. Mais ce n'est pas une raison. Il y a des moments où nous avons besoin de leur intervention. Et là, c'est clairement le cas !

– Disons que... j'ai eu une expérience difficile avec eux.

– Du genre ?

– Du genre que l'on ne veut pas renouveler.

– Et je dois me débrouiller avec ça ? Sois plus clair, dit-elle en secouant ses boucles brunes en signe de dénégation. Tu as commis un braquage, tu as enterré un corps ? »

Marco réfléchit un instant avant d'aller plus loin. Il n'aimait pas évoquer son passé. Il sentait que sa voisine ne le lâcherait pas tant qu'il n'en dirait pas plus, mais il n'était pas en état de se

confier sur ce point.

« Ils ont merdé quand mes parents sont morts, je ne veux plus entendre parler d'eux, concéda-t-il.

– OK, mais là, tu n'es pas dans la même situation. Réfléchis, prends du recul concernant ton vécu : tu ne peux pas laisser ce corps pourrir dans ce coin paumé. Tu n'as pas d'autre choix que de les alerter.

– Je n'en ai pas envie.

– Tu n'as pas d'autre solution. Sinon, je me verrai dans l'obligation de le faire moi-même. »

Il se renfrogna quelques secondes.

« OK, passe-moi mon téléphone », céda-t-il.

Marco se saisit du portable que lui tendait son amie – un brin étonnée que son argumentaire ait marché si rapidement – et composa le #31# avant le numéro d'urgence ; il s'assurait ainsi que le numéro ne s'affiche pas sur le téléphone de son destinataire, apparaissant comme « masqué ».

« Allô, dit-il, adoptant un timbre chevrotant, censé déguiser sa voix. Je suis inquiet, je n'ai plus de nouvelles de M. Jordi Cigarra, habitant le lieu-dit Raoux à Aspet. Cela ne lui ressemble pas. »

Puis il raccrocha.

« C'est le maximum que je peux t'accorder. Le reste est au-dessus de mes forces. »

Manue acquiesça. Elle avait compris qu'il ne servirait à rien d'insister.

Elle se dirigea vers la cuisine et revint avec

deux verres de rhum. Elle fit tinter les glaçons avant de tendre le contenant à Marco.

« À la tienne ! »

Ils burent quelques gorgées en silence, côte à côte, sur le canapé. Marco hésita avant de prendre la parole. Cependant, il ne pouvait pas garder pour lui son interrogation la plus anxiogène.

« Tu crois que le meurtrier me cherche ? »

*18 heures, à Salies-du-Salat*

Emmanuelle était épuisée après une journée bien remplie. Elle était enseignante titulaire remplaçante, une fonction que l'on nommait aussi « brigade », au gré des réformes. Dans la pratique, elle remplaçait ses collègues au sein de leurs classes. L'avantage était qu'elle ne connaissait pas la routine, changeait d'établissement scolaire et de niveau régulièrement. En revanche, elle était amenée sans cesse à s'adapter à des élèves qui avaient besoin de tester le cadre auprès de cette nouvelle venue. Ce jour-là, Emmanuelle était intervenue auprès de CM1 de l'école d'Aurignac, un village à une vingtaine de minutes de Salies, une bastide sur les coteaux. Les élèves s'étaient montrés très excités par le changement d'institutrice. Elle était harassée ! Dire qu'elle allait devoir les supporter toute la semaine.

Manue regagna son appartement vide. Son fils, Liam, était en internat depuis quelques semaines, alors que Lorelei, la petite dernière, venait de rejoindre une formation professionnelle à deux cents kilomètres de là. Elle ne s'était pas encore accoutumée à leur absence. Elle se répétait qu'ils n'étaient pas loin, comparé à sa fille aînée. Leia

avait quitté le nid depuis un certain temps et vivait au Japon, avec son mari et leur petit garçon.

Manue déballa les plats de cuisine chinoise qu'elle avait achetés chez le traiteur, situé près des thermes. Elle avait demandé des portions pour deux. Son voisin Marco avait l'air tellement éprouvé par sa mauvaise expérience qu'elle espérait lui remonter le moral en lui proposant de partager son repas.

Ils habitaient le même palier et avaient noué une certaine complicité, mais chacun avait besoin de son espace. Il était donc rare qu'ils partagent plusieurs moments, en semaine. Mais à situation exceptionnelle, mesure exceptionnelle.

Elle toqua à sa porte et entendit un grognement qui devait ressembler, de loin, à une invitation à entrer.

Marco était dans la même tenue que la veille. Au vu de l'état de l'appartement, elle en déduisit qu'il ne l'avait pas quitté, bien qu'il fût censé travailler. Emmanuelle soupira. La situation avait touché et choqué son ami. Comment, dans de telles conditions, le pousser à se reprendre en main ?

Elle aéra la pièce, qui en avait bien besoin, et s'assit face à lui, dans le vieux fauteuil club marron qu'elle affectionnait.

« Ne me dis pas que tu es resté là toute la journée !

– Si. J'ai appelé mon médecin et il est venu ce

matin. Il m'a arrêté pour quelques jours.

– Tu lui as dit quoi pour expliquer ton état ?

– Que je me sentais mal, que j'avais peur de sortir de chez moi et que je n'avais envie de rien. Juste la réalité, en fin de compte.

– Marco, il faut que tu te bouges. Tu ne peux pas te laisser aller à ce point ni rester enfermé chez toi, d'ailleurs.

– Tu te rends compte de ce que tu me dis, Manue ? Tu imagines mon calvaire ?

– Attention, tu t'écoutes trop ! Hier, nous nous étions entendus sur le fait que tu ne devais pas changer tes habitudes afin de ne pas attirer l'attention sur toi. Et là, tu agis complètement à l'opposé de ce que nous avons décidé. Si tu en es à ce point, tu dois t'adresser aux flics.

– Oui, mais ça, c'était avant...

– Avant quoi ?

– Avant que Cigarra ne m'apparaisse dans mon sommeil. Et ça, les flics ne pourront rien y faire. »

Emmanuelle frissonna. Elle connaissait les dons de son voisin et, malgré son esprit cartésien, elle avait trop confiance en lui pour douter de ses dires. Il lui en parlait rarement, puisqu'il aurait tout donné pour ne pas ressentir ces présences, submergé par la peur de devoir affronter ce qu'il ne comprenait pas. D'un seul regard, elle comprit que Marco avait vécu une fois de plus une expérience qui l'avait effrayé.

« Je ne parviens pas à m'y habituer, fit-il. La

panique prend toute la place et, finalement, je me réveille et romps le contact avec la personne qui m'apparaît. Je n'ai pas fermé les yeux depuis 4 heures du matin, de peur qu'il ne ressurgisse. J'ai eu le temps de me repasser la scène en boucle, crois-moi !

– Et tu penses qu'il va revenir ?

– J'espère que non. Si cela se reproduit, je vais devenir fou ! Mais tu sais bien que je ne maîtrise rien.

– Je ne sais pas comment t'aider.

– Là-dessus, tu ne peux pas. Personne ne le peut », dit-il en couvrant son visage de ses mains.

Emmanuelle se leva et se pencha vers son ami. Elle lui frotta le dos d'une caresse maladroite, mais néanmoins réconfortante.

« On va trouver, mon pote. Te bile pas, il existe sûrement une solution. »

Marco avait toujours eu peur de l'occulte, tout en se sentant attiré par les expériences que des camarades plus hardis lui contaient. En fin de collège, il lui était arrivé de participer à une séquence d'écriture automatique, ou à plusieurs soirées consacrées à l'utilisation d'une planche de ouija. Ils « faisaient le verre », comme disaient ses camarades. Le frisson de l'inconnu avait cédé la place à de gros doutes. Marco, déstabilisé, ne voulait pas savoir si l'au-delà existait. La réponse l'inquiétait trop. Il avait cherché une explication lui permettant de rationaliser ce à quoi il avait assisté. Ses nuits s'étaient peuplées de terreurs nocturnes, des visages lui étaient apparus dans l'obscurité, même une fois éveillé. Était-il devenu fou ? Pourquoi ces faciès le hantaient-ils ? Ils avaient l'air plus vrais que nature et, en même temps, plus lumineux... Marco se cachait alors sous la couverture, comptait jusqu'à dix avant d'oser jeter un coup d'œil hors des draps. Généralement, quand il osait ressortir la tête de son abri, ils avaient disparu, et Marco se maudissait d'être si perméable à la peur. Mais parfois, *ils* revenaient. Il était persuadé que ce n'était pas une extrapolation de son esprit. Il allumait alors la lampe de chevet, allait boire de l'eau, cherchant à

tenir à distance la manifestation inexplicable. Il sursautait à la moindre ombre, au simple craquement et attendait le matin, effrayé et haletant. En journée, il banalisait le phénomène, se promettait de ne plus se montrer si couard. La nuit, il redevenait un petit garçon effrayé par les monstres dans le placard.

Il avait refusé plusieurs propositions de participation à des séances, cherché une explication rassurante, à la fois pour décrypter ces intrusions dans l'occulte, mais aussi pour accepter son don face au feu. Concernant le verre, quelque chose le titillait : pourquoi tombaient-ils chaque fois sur des personnes célèbres, ou sur des morts que les participants aimaient ou admiraient ? Peut-être influençaient-ils inconsciemment les situations et, donc, les réponses ?

Lors d'une ultime séance, Marco avait tenté une expérience. Il avait demandé à voix haute : « Où se trouve la bague de ma grand-mère ? » En effet, depuis le décès de son aïeule, il conservait le bijou autour du cou, au bout d'une chaîne qui avait fini par se rompre. Il avait cherché l'anneau pendant des jours entiers, mais n'avait pas retrouvé l'objet.

Après avoir formulé sa question, il avait attendu une réponse, tout en se concentrant sur le mot « chocolat ». Le verre avait désigné les lettres de la gourmandise sucrée et, alors que les participants ne comprenaient pas le lien, Marco avait éprouvé un soulagement bienvenu. Ainsi, le

phénomène était sans doute dû au magnétisme que chacun possédait en soi. Le sien était peut-être plus fort que celui de ses camarades ? Depuis, il se satisfaisait de cette révélation qui lui évitait de retomber dans les affres de la peur.

Il s'en était accommodé pendant des années, jusqu'à ce que Samuel, l'un de ses collègues de travail surgisse dans son rêve, comme s'il souhaitait lui parler.

Marco s'était réveillé d'un bond, le cœur battant la chamade. Et ses terreurs les plus archaïques l'avaient rattrapé instantanément. « Je ne veux pas que cela recommence ! » avait-il supplié.

Le lendemain, Marco avait appris que Samuel était décédé pendant la nuit, le plongeant dans une profonde inquiétude.

*J'aime prendre mon petit déjeuner au café d'à côté. Je regarde les passants, j'essaie de deviner ce qui leur passe par la tête : celui-là est pressé de rentrer chez lui, un autre se rend peut-être à un rendez-vous important. Mais aujourd'hui, je ne peux pas m'empêcher de scruter les visages, m'attendant à reconnaître celui tant détesté.*

*Depuis des années, je ne craignais plus de me retrouver face à lui. Face à l'un d'eux.*

*Je pensais avoir relégué mon passé dans un coin de mon cerveau fermé à double tour. J'étais naïf ! En le croisant, j'ai repensé à leur brutalité, à ma terreur dès que j'étais livré à eux. Comme si je n'avais pas avancé depuis toutes ces années. Comme si j'étais toujours leur victime.*

*Je n'arrive plus à penser à autre chose : je fais sans arrêt le même cauchemar. Depuis Eux, je ne suis plus le même, mon cerveau se déconnecte pour ne pas souffrir. Trop souvent, je me coupe des autres parce que je sais, maintenant, que les autres peuvent être dangereux.*

*Je ne dors pas bien, je revois son visage dans la camionnette. Je ne sais même pas s'il m'a reconnu ! Alors que moi, jamais je ne pourrai l'oublier. Les oublier.*

*J'avais réussi à trouver un semblant de tran-*

*quillité. Mais, depuis ce moment maudit, trop de souvenirs ressurgissent malgré moi. Ils me percutent comme des coups au plexus. Ils me renvoient à genoux, alors même que j'avais mis tellement de temps à me relever...*

*Ce n'est pas facile de me confronter, une fois de plus, aux angles que j'ai pris dans la gueule à force d'avancer dans le noir. Pendant des jours, j'ai pleuré et je l'ai maudit de m'avoir replongé dans ces atrocités.*

*Aujourd'hui, je me dis qu'il n'y a pas de hasard.*

*Je touille mon café, sors la cuillère après l'avoir secouée au-dessus de ma tasse, pour ne pas salir la soucoupe.*

*Et si cette rencontre était finalement un signe ?*

« Gendarmerie nationale, bonjour, à qui ai-je l'honneur ?

– Nawfel, c'est Vincent. Passe-moi le commandant de la CoB<sup>1</sup>, s'il te plaît.

– OK, pas de souci, je te bascule. »

Presque immédiatement :

« Allô, Vincent... Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Je t'appelle pour une découverte de cadavre, certainement un meurtre, et ce n'est pas beau à voir !

– Explique-moi ça rapidement, que je prévienne la compagnie.

– Nous avons reçu un appel anonyme il y a deux heures. Un homme plutôt âgé s'inquiétait pour un individu dont il n'avait plus de nouvelles. L'appel a interpellé le planton puisqu'il était question de Jordi Cigarra – qui est bien connu de nos services pour consommation et vente de stupéfiants, et plusieurs fois suspecté de vols par effraction. Le collègue m'a sollicité en ma qualité d'OPJ<sup>2</sup> et je me suis rendu à l'adresse indiquée, avec le gendarme Gérald. Le domicile est situé sur les hauteurs d'Aspet. On y a trouvé Cigarra.

---

1. Communauté de brigades.

2. Officier de police judiciaire.

Mort. La victime a reçu plusieurs coups de couteau dans l'abdomen. Son visage est brûlé.

– OK, avise le proc et je rends compte à la compagnie pour que le capitaine saisisse la SR<sup>1</sup>. J'imagine que vous avez sécurisé les lieux ?

– Affirmatif. J'appelle le parquet, je vais solliciter la venue de la légiste. Comme elle vient de Toulouse, on gagnera du temps. De ton côté, lorsque tu feras ton compte-rendu au commandant de compagnie, n'oublie pas de demander l'intervention des TIC<sup>2</sup>. Puis, on commencera l'enquête de voisinage. Elle sera rapide, il n'y a que trois maisons.

– D'accord. Informe-moi de vos avancées au fur et à mesure. »

L'adjudant Vincent Vivès raccrocha. Il était beaucoup moins serein que sa voix, au téléphone, ne le laissait penser. Il n'avait pas une grande habitude des scènes de crime et celle qui s'étalait devant ses yeux était pour le moins sordide.

## Fin de l'extrait

---

1. Section de recherches.

2. Techniciens en identification criminelle.



**Taurnada Éditions**

**[www.taurnada.fr](http://www.taurnada.fr)**